

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Source, parole

Pierre Vadeboncoeur

Volume 25, numéro 5 (149), octobre 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30606ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vadeboncoeur, P. (1983). Source, parole. *Liberté*, 25(5), 146–151.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PIERRE VADEBONCOEUR

SOURCE, PAROLE

Je remonte à Péguy comme à une source. On ne le relit plus pour s'instruire, ni pour se confirmer dans certaines idées, ni pour se convaincre des pensées auxquelles son nom reste lié. Il discutait énormément dans ses essais et peut-être aussi brillamment que Pascal quoique d'une autre manière, mais on ne va plus du tout à lui pour la discussion. Je n'éprouve pas d'indifférence envers ce qu'il a dit ou représenté, loin de là, mais je ne cherche aucunement auprès de lui à me laisser persuader ni à le réfuter. Cependant je lui demande de me répéter beaucoup de choses...

Le but de la lecture de Péguy s'est sans doute déplacé considérablement. Son discours n'est pas pour nous celui qu'il adressait très concrètement à ses contemporains. Il ne me prêche pas. Il ne m'exhorte pas. Il ne me pousse pas dessus. Ce n'est pas moi qu'il interpelle. Tout cela, c'est fini. Nos réalités au premier degré ne se rencontrent pas. Le personnage historique ne parle pas de plain-pied à la personne que je suis aujourd'hui, même s'il lui parle autrement et par un langage dont fait partie l'écriture.

Son œuvre polémique est entrée dans une autre sphère. Elle s'est vidée du temps actuel qui s'y trouve partout. On ne rentre pas dans ces textes d'essayiste ou de pamphlétaire pour participer aux événements qui ont lieu là. Il y a dans Péguy un présent des plus marqués. Cependant ce présent est transposable, et

même les interjections et apostrophes le sont. En cela son œuvre de prose est double d'un travers à l'autre. Le présent qu'on y trouve, le pamphlet, la population qui s'y agite, le personnage Péguy lui-même, font maintenant tout un théâtre. Il ne s'y passe plus rien en un temps quelconque du verbe, ni particulièrement à l'indicatif présent. Ce n'est pas seulement parce que le monde s'est considérablement transformé. Les textes de Péguy, qui faisaient sur le moment une sorte d'action, une action dont on relève d'ailleurs encore les lieux sur le terrain par le souvenir qu'elle a laissé en rapport avec l'histoire, se sont dépouillés de ce caractère. Ils s'adressaient à des contemporains comme un chœur se tourne réellement vers les personnages du drame et leur parle nommément. Péguy ne discount pas dans l'abstrait et par-dessus la tête de ses voisins d'époque. Il voulait les convaincre, les réduire, les inspirer, les redresser, les contraindre, et il les rencontre pour ainsi dire physiquement à chaque pas. Mais peu importe, de nos jours. On peut fort bien ne plus tenir aucun compte de Péguy ou bien au contraire le relire avec besoin comme un tragique, comme un lyrique; mais dans les deux cas il n'est plus question d'une dialectique si importante jadis. L'étonnant est que l'œuvre ait survécu à l'af-fairisme des luttes auxquelles elle est en grande partie vouée.

Chez Péguy, on se trouve désormais dans un tout autre univers, dans un univers où les choses sont, où elles y sont avec l'objectivité de ce qui est matière d'art ou de contemplation. On peut très bien ne pas s'y intéresser ou les rejeter avec indifférence, ou tout au contraire s'en faire une nourriture. L'univers spirituel ou moral de Péguy peut être tenu pour non avvenu, pour anachronique, pour odieux à l'esprit hédoniste, et ainsi de suite; ou bien, à l'opposé, on peut tirer de lui un pur enchantement. Mais en tout état de cause, il est évident qu'il ne s'agit plus de savoir qui sort vainqueur d'une dispute. On accède à des objets sublimés, c'est tout.

Or, à mesure que ces textes deviennent davantage des objets, leur autre caractère d'objectivité importe de moins en moins. Autrement dit, il ne paraît plus aucunement nécessaire que leur auteur ait encore raison sur nombre de sujets particuliers dont il traite: par exemple la guerre, la Sorbonne, la méthode scientifique dans les sciences humaines, un nationalisme ma foi assez sectaire, ou la célébration emphatique de Hugo ou de Corneille. On est transporté au-delà.

Les écrits de Rousseau ont déjà connu semblable évolution des causes de leur persistance dans l'histoire littéraire. Personne ne prend plus au sérieux son explication des origines des inégalités ni ses idées sur la culture considérée comme principe de la corruption. Voltaire, après l'avoir lu, lui écrivit tout de suite qu'il lui prenait des envies «de marcher à quatre pattes». On mesura donc sans délai certaines des idées de Jean-Jacques et l'on jugea illico qu'elles ne pouvaient se soutenir. Le procès fut instruit sur-le-champ. Est-ce qu'on discute encore avec Rousseau? Ce n'est plus notre affaire, il n'est plus là, il est passé ailleurs. Mais là où il est rendu, on le rencontre, vivant, indiscutable justement, à jamais. Ce qu'il tenait sans doute pour essentiel, chez lui, ses définitions du réel, souvent nous fait sourire. Mais il y a autre chose, qui fait la gloire de l'écrivain, et ce n'est d'ailleurs pas seulement son style. De même pour Péguy: son œuvre s'est libérée à mesure qu'elle vieillissait, et donc elle ne vieillissait pas. Elle subissait une de ces métamorphoses dont parle Malraux à propos des œuvres d'art. Les livres de prose de Péguy n'ont plus de fonction. Ils ont accédé à l'intemporel, depuis leur origine qui au contraire était si contingente, si historique. Il faut savoir encore les lire, naturellement. Dans ce cas ils s'élèvent comme des incantations. Ils s'élèvent et ils se posent avec une sorte de majesté. L'éphémère, l'anecdote et l'immédiat le cèdent, dans tous ces écrits, à l'impérissable. M. Lavis, M. Langlois, n'existent plus et, s'ils tiennent encore un rôle, on dirait qu'ils le récitent, n'ayant

plus ni marge ni liberté par rapport au texte de ce rôle bien fixé par Péguy pour un autre dessein.

C'est une autre œuvre qu'on lit. Elle visait à définir des partis, à départager des écoles, à combattre et à gagner. Elle était très mouvementée. Ces batailles sont aujourd'hui une simple leçon d'histoire. Nous laissons quant à nous l'histoire aller rejoindre l'histoire. Nous retournons chez l'auteur non pas en passésistes, ni de l'histoire ni des lettres, et nullement en partisans; nous y allons comme des lecteurs neufs et du jour même, avides d'un bien direct.

Cette prose étrange et ingénue, paysanne et maniérée, on ne lui demande plus de rien résoudre. On y trouve seulement ce qui ne requiert aucune démonstration et se manifeste entièrement sans une preuve, comme la substance qu'il y a dans l'art ou bien dans la mystique. Cette œuvre, qui jadis se lisait très activement, se lit à loisir aujourd'hui. Une présence a pris complètement le pas sur le simple présent, et ce n'est pas uniquement celle de l'auteur. Ces livres, on hésite à parler de littérature à leur sujet, ce mot étant trop compromis. On n'attend plus d'eux que ce qu'ils montrent et ne cessent de montrer, qui est au-dessus et ne risque pas de finir. On ne sait trop comment ces centaines de pages, dans lesquelles on trouve maintes traces des emplois littéraires les plus relatifs, finissent par former globalement un texte qui soit un si haut éloge. Je ne demande en lisant toutes ces pages qu'à repasser et repasser celui-ci.

Une certaine manière de lire s'est perdue avec la religion. Elle consistait à revenir indéfiniment sur les mêmes pages, les mêmes phrases. Même la poésie, de nos jours, ne bénéficie plus beaucoup d'une attention pareillement inépuisable. Or, ce qu'on redécouvre dans Péguy, c'est une parole faite de telle façon qu'elle ne livre pas son tout à la première lecture, ni à aucune autre lecture: elle ne le livre jamais de manière à ce qu'on n'aie plus à retourner vers elle. Valéry pratique au contraire en prose une écriture qui, si parfaite soit-elle, abandonne son contenu tout

entier au lecteur au fur et à mesure que ce dernier avance dans sa lecture, de sorte que, cette marchandise remise à son destinataire, le véhicule paraît avoir servi complètement à l'usage qu'on attendait de lui, et alors on en dispose comme d'une enveloppe. D'ailleurs on dispose également de ce qu'il portait ou à tout le moins on le range, car c'est une idée, une simple idée à saisir, elle est faite essentiellement pour être comprise. Dès qu'elle l'est, elle ne propose plus aucun défi; en ce sens, la voilà comme morte. La prose de Valéry n'est jamais, au sens scripturaire, un texte. Elle se consomme à mesure, nonobstant le fait qu'elle a formellement la perfection d'une inscription. D'ailleurs presque toutes les proses ont cette particularité de ne servir qu'à la transmission instantanée d'une signification complète et ne faisant si possible aucun mystère. On leur en fait vertu, du reste, et avec raison.

Cependant Péguy prosateur est fort différent à cet égard et il est peut-être unique. Je ne vois pas en France d'autre écrivain dont la prose soit, comme la sienne, inséparable, après le fait, de ce qu'elle communique. Ce qu'elle communique n'est pas seulement une idée mais une *parole*. Dans les textes de Péguy, l'écriture même demeure un fait moral, donc qui n'a jamais fini d'avoir lieu. Ce qu'elle transmet est une valeur. Ce qu'elle fait, ce n'est pas seulement exprimer celle-ci mais la proclamer et la chanter. Ni une valeur ni un chant ne sont des choses qui par nature cessent, ou retombent, ou sont assimilées une fois pour toutes par une opération de l'intelligence pure, opération qui effectivement prend fin dès qu'elle atteint son but.

Si on lit Péguy, c'est pour la nourriture. Son œuvre, il est vrai, s'accommode mal de l'inculture nouvelle. Je conçois parfaitement qu'on ne le lise plus tellement, qu'on ne veuille plus le comprendre; mais tout ceci est un autre problème. Cependant, pour celui qui le fréquente encore, il trouve chez lui non pas des réponses exactes mais un discours continu

comme l'harmonie. C'est une question de vie que de le recevoir, pour celui qui le reçoit. Péguy emploie l'ironie et la critique magistralement, mais comme des auxiliaires de sa foi ou d'une somme d'affirmations elles-mêmes à l'abri du doute. Ce sont celles d'une réalité intérieure qui par définition n'a pas de comptes à rendre. Qu'est-ce qu'on va chercher là, dans ces écrits où il n'est plus tellement question de peser le pour et le contre? L'accès à une plénitude, le contact avec elle. Un savoir infus. De l'existence, mais supérieure. Un cœur exemplaire. Une méditation.